

La face cachée d'un prophète

Alexis de Tocqueville, qui devint célèbre à 30 ans, n'avait rien d'un académicien austère et compassé. Amoureux passionné et voyageur infatigable, il a partagé la vie des Indiens et dénoncé, au péril de sa vie, toutes les atteintes à la liberté humaine.



Mary Mottley, qu'il a épousée après sept ans de liaison clandestine.

Longtemps, la droite a sommé la gauche de lire Tocqueville : sa critique du socialisme, éclairée par les événements de 1848, qu'il vécut de l'intérieur, est aussi implacable que lucide. Mais aujourd'hui, c'est l'UMP qui doit se replonger dans son œuvre (rééditée par Bouquins), notamment ses *Souvenirs*. Ceux qui se prétendent ses héritiers semblent incapables de penser le libéralisme, de redéfinir le rôle de l'individu et de moderniser la dialectique démocratique-république. En France, depuis 1870, la gauche a ignoré Tocqueville et la droite l'a oublié.

Les présidentiables d'aujourd'hui, notamment François Hollande et Nicolas Sarkozy, pourraient relire ces lignes de 1835 : « Je pense que les ambitieux des démocraties se préoccupent moins que tous les autres des intérêts et des jugements de l'avenir : le moment actuel les occupe seul et les absorbe. Ils achèvent rapidement beaucoup d'entreprises, plutôt qu'ils n'élèvent quelques monuments très durables ; ils aiment le succès bien plus que la gloire. »

On cite beaucoup Tocqueville, mais on le lit peu, en partie parce que, chroniqueur et penseur, il offre une prose dense, en un style limpide qui la rend trompeusement accessible : c'est lentement qu'il faut lire Tocqueville, pour le ruminer. En choisissant la biographie romancée, Christine Kerdellant, directrice adjointe de la rédaction de L'Express, nous le rend accessible, presque familier ; mieux : contemporain. ● C. B.

[EXTRAITS]

(Les intertitres sont de la rédaction)

« Marie » (décembre 1828)

La veille de Noël, à six heures et demie, il va chercher Mary. Surprise : elle n'est pas habillée pour sortir. Elle lui propose de passer la soirée chez elle, elle a laissé sa cuisinière rentrer dans sa famille.

« Nous serons plus à l'aise pour parler, dit-elle. » Il comprend qu'elle a décidé de se donner à lui. Pourquoi brûle-t-elle ainsi ses vaisseaux ?

Il tergiverse un instant, il ne veut pas la meurtrir, ils ne jouent pas avec les mêmes règles. Pour la première fois, il a peur de blesser une femme en profitant de son émoi. Mais il la suit dans la chambre.

Sur sa table de chevet, près du bougeoir, il aperçoit le livre de Jane Austen, *Raison et sentiments*. Il y a aussi un petit carnet de notes en peau de chagrin havane.

Mary le laisse la déshabiller, mais c'est elle qui lui enlève sa chemise, d'un mouvement plein de douceur. Elle est sensuelle, libre de manières et confondante d'aisance.

« Quelle est cette cicatrice, là ?, demande-t-elle en effleurant le vilain sceau qui souligne le sein droit d'Alexis.

– Un coup de pistolet, répond-il. Je me suis battu en duel lorsque j'avais 17 ans. J'ai failli y laisser ma peau. »

Ils passent la nuit à faire l'amour et boire du vin léger. Mary émerge du plaisir très lentement, comme d'un évanescent, et il la taquine pour cette lenteur, avec un sentiment de fierté incoercible. [...]

DÉTONNANT Alexis de Tocqueville disait des hommes politiques ambitieux qu'ils se préoccupaient plus du « moment actuel » que de l'avenir, et du succès plus que de la gloire.

Portrait d'Alexis de Tocqueville, par Théodore Chassériau, Musée du Château de Versailles/Théâtre des Arts/AF

●●● Il lui raconte son enfance à Verneuil-sur-Seine et son adolescence à Metz; elle lui décrit sa vie dans le sud de l'Angleterre. Mary était une rebelle, issue d'une famille assez peu conformiste, mais dans sa classe sociale, hormis le mariage et la tenue d'une maison modeste, il n'y avait pas grande perspective pour une femme; son absence de dot limitait encore ses espérances.

Au petit matin, le corps engourdi, Mary assoupie contre lui, Alexis comprend qu'il n'avait jamais connu une telle plénitude. Il aime tout de cette femme, et tout en elle déclenche son désir. Il devinait qu'elle incarnait une forme d'absolu depuis le voyage en Normandie, mais il ne pouvait en être certain tant qu'il n'avait pas fait l'amour avec elle.

« Don't even think about it! Nous ne sommes pas Paul and Virginia. Plutôt Romeo and Juliet! »

« Tu me permets de t'appeler Marie, à la française? » murmure-t-il au moment où elle ouvre les yeux.

Elle se met à rire: « Oh, yes, please! Mon nom est plus doux en français. » A six heures et demie du matin, elle quitte la chambre quelques minutes et revient avec deux tasses de thé. Alexis comprend qu'il doit partir discrètement. Il a souvent quitté ses maîtresses au petit matin, mais, pour la première fois, il se sent déchiré. Marie s'approche et lui prend les mains. Elle pose ses pieds nus sur les pieds chaussés d'Alexis pour arriver à sa hauteur et l'embrasse au bord des lèvres avant de planter son regard dans le sien comme si elle cherchait à atteindre son âme.

« Il y a une chose que je dois te dire. Alexis, je ne veux pas d'un liaison, ni clandestin ni officiel.

– Pourquoi alors as-tu accepté de... »

Elle lui met un doigt sur la bouche pour l'empêcher de terminer.

« Ce qui est arrivé cette nuit, c'est une chose particulière. Je l'ai voulu unique. »

Alexis ne comprend pas. « Il n'y aura pas de deuxième fois, you understand? »

« Vous savez comme moi que notre relation est un *dead end*. Une voie sans issue, un *nonsense*. Ma réputation à moi n'a pas grande importance, mais je ne veux pas que ma tante souffre à cause de moi. Et vous savez bien que nous ne pourrions pas nous marier même si nous le voulions à toute force.

– Mais...

– *Don't even think about it!* Nous ne vivons pas sur une île déserte. Nous ne sommes pas *Paul and Virginia*. Plutôt *Romeo and Juliet!* Je suis anglaise. Je suis protestante. Je suis pauvre. Je n'ai aucune titre de noblesse. Et j'ai six ans de plus que vous. C'est pire que la haine des Montaigu et des Capulet. Ni vous ni moi n'y pouvons rien: nous ne serons jamais du même monde.

– Alors, Marie, c'est ce monde qu'il faut changer. »

[Il l'épousera sept ans plus tard, après être devenu célèbre et s'être affranchi de l'autorisation parentale.]

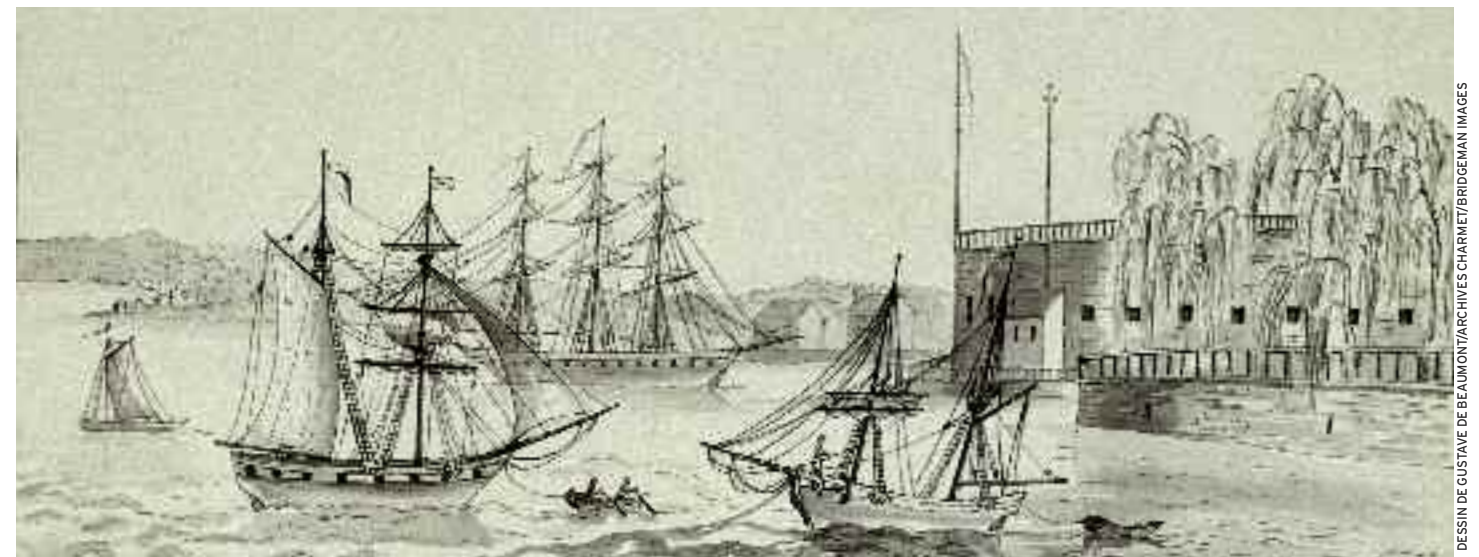
Le départ pour l'Amérique (fin de 1830)

Alexis n'a pas dormi. Au fil des heures, l'idée de ce voyage en Amérique s'est imposée à lui comme la solution à tous ses problèmes.

Au tribunal, il ne pense qu'aux moyens de réaliser son projet, aller passer un an aux États-Unis pour étudier les prisons américaines. Il doit en parler à Marie au plus vite. Le soir, il sort de bonne heure et se précipite chez elle.

« Quelle *tremendous idea*, Alexis! Le moment est idéal pour faire cela. Vous vous rappelez, votre oncle M. de Chateaubriand lui aussi est parti dans des conditions à peu près... »

Marie se mord les lèvres. Elle a parlé trop vite: Alexis n'appréciera pas le parallèle. Mieux vaut ne pas lui rappeler à quel point leurs deux situations sont similaires, à presque quarante ans d'intervalle: pris entre son libéralisme et son légitimisme aux premiers jours de la Révolution, n'ayant aucune perspective de carrière, le jeune Chateaubriand a résolu son dilemme en partant pour l'Amérique. La France de 1791 n'était pas la sienne, il avait vu avec terreur des



ÉTATS-UNIS Gustave de Beaumont, qui accompagnait Alexis, a croqué le port de New York, un pénitencier de Pennsylvanie et Tocqueville avec des Indiens.



têtes au bout des piques, et Malesherbes lui avait parlé du passage du Nord-Ouest qui relierait l'Atlantique au Pacifique, lui soufflant que son découvreur laisserait son nom dans l'Histoire. Cela avait suffi à motiver son départ. François-René est parti avec l'ambition de se faire remarquer: il y a réussi. Ce voyage initiatique a marqué toute son œuvre, et sa vision du monde. D'ailleurs, c'est sa perception de l'Amérique qui domine, en France. L'Amérique lui a apporté l'inspiration et lui a porté chance.

« Ce sera un très bon expérience pour vous, Alexis », insiste la jeune femme, qui devine chez le jeune homme l'exaltation propre aux grandes ambitions.

« Vous ne devriez pas partir seul. Il faut convaincre un de vos *friends* ou quelqu'un de votre famille de partir avec vous. Pourquoi pas votre ami Gustave de Beaumont? Lui aussi est concerné par ce sujet, et le ministère pourrait lui donner la congé également? »

Marie a raison. La carrière judiciaire de son ami, jusqu'alors en meilleure voie que la sienne, va peut-être souffrir des relations que la famille Beaumont, légitimiste affichée,

entretient avec le nouveau pouvoir. La Fayette, qui a « légitimé » Louis-Philippe, est un cousin de son père, mais ils sont en froid et en outre, le nouveau gouvernement s'est empressé d'enlever au trop célèbre général le commandement de la garde nationale, donc il ne serait d'aucun secours.

« Ce voyage pourrait arranger Beaumont aussi, vous avez raison. Il nous permettra de nous faire oublier un moment.

– Quand vous reviendrez, le paysage politique sera éclairci. Vous pourrez mieux choisir votre parti, le camp le plus compatible avec la paix et le grandeur de la France. »

Les Indiens de la baie de Saginaw (juillet 1831)

Une heure plus tard, le chemin débouche enfin dans une vaste prairie. Les Indiens poussent à trois reprises un cri sauvage qui retentit comme les notes discordantes d'un tam-tam. Quelqu'un, dans le lointain, y répond. Ils avancent encore d'une centaine de mètres et se retrouvent au bord d'une rivière dont le versant opposé est invisible. Soudain, un léger bruit se fait entendre et une frêle embarcation



s'approche du rivage avec un Indien à son bord qui s'adresse à leur guide, Sagan-Ruisco, dans sa langue.

Les deux guides déposent les selles des chevaux dans le canoë. Tocqueville s'apprête à y grimper quand le nouveau venu l'arrête:

« N'allez pas trop vite, y en a des fois ici qui s'y noient! »

Alexis sursaute: son cheval lui aurait adressé la parole qu'il n'aurait pas été plus surpris. Cet Indien parle français, avec l'accent du Cotentin! Est-ce encore une hallucination? Il recule d'un pas.

« Allez-y, dame oui!, insiste l'Indien en lui tendant la main. Un grand gars comme vous, ça n'a point peur! »

Non, il ne rêve pas. L'Indien s'exprime avec un accent bas-normand prononcé.

« Qui êtes-vous donc?, demande-t-il. Le français semble être votre langue et vous avez l'air d'un Indien? »

– Je suis un Bois-Brûlé, m'sieur, sourit l'homme, dont les dents blanches brillent dans l'obscurité. [...]

Saginaw est un poste avancé que les Blancs ont planté ●●●

●●● au milieu des nations indiennes, au creux de la baie du même nom. C'est la frontière ultime de la civilisation, s'il en existe une. Trente personnes y vivent dans des maisons en rondins ou des wigwams : des Anglais, des Français canadiens, des Indiens, des Bois-Brûlés et des pionniers américains. Ils ne voient qu'une fois par an un bateau remonter le cours de la Saginaw : il leur apporte les produits de la civilisation et repart avec le fruit de leur labeur. Il n'y a ni église ni cimetière.

[...] Dans quelques années, pense Tocqueville, ces forêts impénétrables auront disparu et le bruit de la civilisation rompra le silence de la Saginaw. Des quais emprisonneront ses rives, ses eaux seront refoulées par la proue des vaisseaux.

« Vous savez, Beaumont, pourquoi ce spectacle nous rend tristes ? C'est parce qu'il y a urgence à l'admirer. L'énergie qui pousse la race blanche à conquérir ce continent est irrésistible et nous sommes peut-être les derniers voyageurs auxquels il est donné de contempler ce territoire dans sa splendeur primitive. »

Un châtelain de gauche (avril 1839)

« Comment ça, il n'y a plus de place à gauche ? »

Alexis manque de s'étrangler. Corcelle essaie de le calmer. Il était chargé de lui choisir un fauteuil à la Chambre des députés.

« Vous êtes certain que sur la dernière cime du centre gauche ou sur les côtés, il n'y a pas quelque trou où nous nicher ?, insiste-t-il. Pour mes électeurs, seul le mot "gauche" demeure en mémoire, et je veux l'accoler à mon nom pour l'éternité ! »

Francisque de Tircuy de La Barre de Corcelle, un journaliste devenu l'ami de Tocqueville depuis qu'il a publié dans *La Revue des Deux Mondes* un article bien senti sur *De la démocratie en Amérique*, et qui vient, comme Alexis, d'être élu député sans rattachement à un parti, s'est précipité pour réserver leurs emplacements dès que les résultats ont été proclamés. Mais il ne restait plus que deux sièges à droite.

« Ne vous inquiétez pas, Alexis. Ces places sont provisoires. Après la séance d'ouverture, nous en aurons d'autres. »

A la Chambre, les seuls qui veulent renverser la monarchie sont les républicains ; ils sont installés à l'extrême gauche de la salle. Près d'eux se tiennent les opposants au gouvernement actuel, la gauche dite dynastique : les disciples d'Odilon Barrot et divers petits partis. Au centre gauche se trouvent les partisans d'Adolphe Thiers, qui a contribué à la mise en place de la monarchie de Juillet et a été président du Conseil en 1836. Le centre droit, ensuite, rassemble les partisans de François Guizot. C'est la coalition entre Barrot, Thiers et Guizot qui a renversé le gouvernement de Mathieu Molé, mais les trois hommes sont incapables de s'entendre pour en former un nouveau.

Enfin, l'extrême droite est occupée par les légitimistes, ceux qui sont restés fidèles aux Bourbons. Tocqueville tient d'autant plus à être placé à gauche que ses adversaires ont fait courir des rumeurs sur son supposé légitimisme :

« A cause de ces gens-là, fulmine-t-il, l'endroit où l'on place son derrière est plus important que ce que l'on a dans la tête ! »

[Après avoir été député de 1839 à 1849, Tocqueville deviendra ministre de Napoléon III, puis sera emprisonné lors du coup d'Etat de 1851, auquel il s'était opposé.]



POLITIQUE Louis-Philippe, à la Chambre des députés, en 1830. Tocqueville y sera élu en 1839.

La colonisation en Algérie (mai 1841)

Tocqueville franchit la Méditerranée avec le projet d'écrire un livre sur l'Algérie. Il a lu le Coran et y a trouvé de « magnifiques images de Dieu ». Cependant, c'est l'influence morale que la religion exerce sur la société qui l'intéresse ; or l'islam mêle religion et politique. Il y voit donc la cause première du despotisme et de l'immobilité sociale qui affaiblit les nations qui l'ont pour religion.

Il suit les questions algériennes depuis l'occupation d'Alger, en juin 1830. Il est favorable à la colonisation, pour la grandeur et le rayonnement de la France. Mais puisque la nation est désormais en guerre contre l'émir Abd el-Kader, il faut se donner les moyens d'en sortir vainqueurs. Les adversaires étant des nomades, leur faire la guerre implique de réduire leurs approvisionnements, c'est-à-dire, si nécessaire, de pratiquer la politique de la terre brûlée. Cela ne lui paraît ni plus ni moins cruel que les autres formes de guerre... à condition d'en respecter les « lois ».

C'est le général Bugeaud, que Thiers a nommé gouverneur général quinze mois plus tôt, en 1840, qui accueille en personne la mission de députés. Tocqueville se méfie de lui : Thomas Robert Bugeaud, marquis de la Piconnerie, n'a-t-il pas écrit des pièces en vers pour célébrer les Bourbons pendant la Restauration, avant de se rallier à l'Empereur lors des Cent-Jours ? Et surtout, lors des émeutes parisiennes de 1834, c'est lui qui commandait la brigade qui, rue Transnonain, a massacré toute une maisonnée, femmes et enfants compris, parce que de l'une de ses ●●●



MUSÉE DES ARTS AFRICAINS ET OCÉANIENS / THE PICTURE DESK / AFP

PACIFISME « L'Algérie ne peut rester une terre de non-droit livrée à l'arbitraire de l'armée », écrit le défenseur des libertés en 1841.

●●● fenêtres était peut-être parti le coup de fusil fatal à un de ses officiers. L'homme chargé de la pacification de l'Algérie les reçoit avec affabilité. Il propose même de les accompagner jusqu'à Mostaganem et Oran en bateau.

Les yeux clairs et ses cheveux blancs sagement coiffés, Bugeaud dissimule une habileté madrée sous un air de bonhomie. Tocqueville, d'emblée, est convaincu qu'il cherche à les endoctriner ; il demande à ses compagnons de ne pas baisser la garde.

« Je crois que tu es trop méfiant, Alexis, dit Hippolyte [NDLR : frère d'Alexis de Tocqueville]. Bugeaud me semble sympathique, pour un homme qui fait la guerre. »

Si Bugeaud est capable de cacher son jeu, ses lieutenants sont moins habiles. Dès les premières rencontres avec les militaires, Tocqueville est horrifié de la manière dont ils se targuent de conduire la pacification. Il est épouvanté par leur violence et leur goût de l'arbitraire.

« Ces gens-là ne comprennent que la force et la terreur », explique un colonel qui les a invités à dîner, et dont Tocqueville note mot pour mot les propos dans son carnet, le soir même.

Avec son pantalon rouge et sa veste bleue à galons, l'homme demeure élégant, malgré la chaleur, mais ses méthodes sont moins raffinées.

« L'autre jour, j'ai mené une razzia. Vous auriez dû voir ça ! Une tribu avait accepté qu'une bande de voleurs nous échappe en passant sur son territoire. Je les ai punis. Mais je n'ai pas voulu pousser les choses à fond. Après avoir tué cinq ou six hommes, j'ai épargné les bestiaux. »

Sans lire le dégoût sur le visage des quatre députés, il poursuit :

« Le lendemain, il y a eu un meurtre sur la grand-route. Un Arabe qu'on soupçonnait m'a été amené. Je l'ai interrogé et puis je lui ai fait couper la tête. Vous la verrez accrochée sur la porte de Constantine. »

Leur hôte tient ces propos en toute candeur, avec l'air d'être

le meilleur des hommes. Il avoue tout aussi tranquillement qu'il réquisitionne les colons et qu'à la première résistance il les envoie brûler au soleil, au blockhaus le plus proche.

En sortant du rendez-vous, les quatre hommes sont effondrés :

« Quel peut être l'avenir d'un pays livré à de tels hommes, à votre avis ? s'indigne Tocqueville. Non seulement les militaires sont violents, mais ils professent la haine ardente et stupide du militaire envers le civil ! Où peut aboutir cette cascade de violences et d'injustices, sinon à la révolte des indigènes et la ruine des Européens ? » [...]

Il se rend avec Beaumont à Oran où ils rencontrent Lamoricière, un colonel de zouaves plein d'avenir ; puis ils visitent Mers el-Kébir, avant de revenir à Alger.

Partout, il interroge des militaires et relève leurs exactions. Comme il le raconte à Marie dans ses lettres quotidiennes, leurs méthodes sont plus barbares que celles des Arabes : Abd el-Kader interdit pour sa part à ses soldats de couper la tête des Français !

« C'est du côté des Arabes que se trouve pour l'instant la civilisation », constate Tocqueville, désabusé.

Il s'élève vigoureusement contre « l'insolence française un sabre au cul ».

« L'Algérie ne peut rester une terre de non-droit livrée à l'arbitraire de l'armée. Si la France veut réussir sa colonisation, elle doit faire élire des conseils municipaux, donner des



garanties juridiques aux colons et aux indigènes, et rétablir une certaine liberté de la presse. A la manière dont nous nous [y prenons], je soutiens que nous ne parviendrions pas à coloniser la plaine Saint-Denis, si elle manquait encore d'habitants. » ●

Alexis, ou la vie aventureuse du comte de Tocqueville, par Christine Kerdellant.

Robert Laffont, 496 p., 22 €.